

## Il y a 50 ans, naissait le FLQ



Ce qu'on appelle le terrorisme québécois, qui a considérablement perturbé les opérations du Service de police de Montréal pendant sept longues années, prend son envol il y a 50 ans par des incidents mineurs au printemps 1963. Cela commence par des manifs à caractère nationaliste, organisées principalement par des étudiants qui trouvaient que la Révolution tranquille était, justement, trop tranquille, qu'elle n'allait pas assez loin et surtout pas assez vite... Puis, des graffitis à connotation politique, apposés surtout sur des édifices fédéraux, apportent à ce petit groupe de vandales – car c'est bien ce qu'ils étaient au début – une certaine notoriété en raison des cibles touchées, soit des manèges militaires, de préférence.

L'étape suivante est celle des cocktails Molotov, simples engins incendiaires composés de bouteilles de bière et d'essence – le pétrole ne coûtait pas cher à l'époque. Ces engins, munis de mèches, sont lancés sur des cibles militaires. Ils font bien peu de dégâts, mais donnent à nos jeunes talents locaux la une des grands médias partout au pays. Comme il fallait s'y attendre, l'escalade se poursuit et on passe rapidement aux bombes à la dynamite, un matériau facile à trouver dans une ville qui est un immense chantier de construction au début des années 1960 (le métro et l'Expo67, entre autres). Nos jeunes barbouilleurs se voient ainsi promus au rang de terroristes et le Front de libération du Québec, le redoutable FLQ, vient de naître.

Au début, nos terroristes en herbe semblent soigner leur image de justiciers populaires, allant même jusqu'à dynamiter l'édifice qui abrite toujours Revenu Canada, situé à l'angle du boulevard

René-Lévesque (Dorchester à l'époque) et de la rue de Bleury, se disant peut-être que bien des gens rêvaient secrètement de faire sauter les bureaux de l'impôt... Avec le recul, il faut bien admettre que ces jeunes extrémistes profitent effectivement d'une certaine onde de sympathie qu'ils savent entretenir au moyen de communiqués enflammés pour motiver leurs gestes et décrire leurs objectifs.

Cette image romantique prend abruptement fin, tôt le dimanche 21 avril 1963, avec la mort d'une première victime, M. Wilfred Vincent O'Neil, un ancien combattant âgé de 65 ans, gardien de nuit au centre de recrutement des Forces canadiennes, du 772, rue Sherbrooke Ouest, qui est littéralement déchiqueté par la détonation d'une bombe felquiste placée dans une remise à l'arrière de l'édifice. Nos jeunes révolutionnaires ont maintenant du sang sur les mains et l'opinion publique se retourne rapidement contre eux.

Cet attentat, si tragique soit-il, ne met cependant pas immédiatement un terme aux opérations terroristes de cette première vague : un grand coup restait à venir : les dix bombes placées dans autant de boîtes aux lettres à Westmount, dans la nuit du 16 au 17 mai 1963. La détonation d'un de ces engins cause de très graves blessures à un artificier militaire, le sergent-major Walter « Rocky » Leja. Une cérémonie commémorative, à laquelle le SPVM a pris part, a eu lieu près de la scène de l'événement, à l'angle des rues Westmount et Roslyn, le 17 mai dernier.

Bien sûr, quand la population est attaquée, elle réagit. Il s'ensuit une intensification des enquêtes et une escouade

spéciale, formée de membres de la Police de Montréal, de la GRC et de la Police militaire, est mise sur pied, sous la désignation officielle de Combined Anti Terrorist Squad, les CATS. C'est à ce moment précis que je suis assigné au Laboratoire mobile, chargé de la manipulation des bombes et des explosifs.

Enfin, début juin 1963, une vingtaine de personnes sont détenues en vertu d'un mandat du coroner en lien avec la mort de M. O'Neil, le 21 avril. J'assiste aux comparutions pour voir de près ceux qui étaient à l'origine de ce vaste déploiement policier auquel j'avais pris part de façon si intense. J'ai été surpris de constater que des gens aussi jeunes, moins de 20 ans pour la plupart, avaient réussi à tenir la police en haleine pendant plusieurs mois.

En même temps, j'avais l'impression qu'après cet éternement collectif – car le terrorisme à Montréal prenait la population par surprise, les courses effrénées à travers la ville, les fouilles incessantes d'individus et de lieux suspects, opérations que l'on ne manquerait pas aujourd'hui de qualifier d'abusives, la mort de Wilfred O'Neil et la tragédie impliquant Rocky Leja –, le travail policier n'allait plus être le même. Il me semblait tout à coup que la police, surtout à Montréal, venait de perdre son côté bon enfant.

Et ce n'était que le début, car quatre autres vagues de bombes allaient s'abattre sur Montréal au cours des années suivantes, avant que ne soit atteint le point culminant du terrorisme québécois, la Crise d'octobre 1970, l'un des épisodes les plus marquants dans l'histoire du Service.